

Le pays de Vaud au XVIIIe siècle

Autor(en): **Maillefer, Paul**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **1 (1893)**

Heft 1

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1434>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

diaire entre ceux qui savent et ceux qui désirent apprendre. Tout homme a besoin des lumières de son semblable. Pour savant que l'on soit, on peut apprendre d'un plus humble, et le plus ignorant peut donner parfois d'utiles indications à celui qui veut l'écouter.

Notre ambition, en livrant au public la *Revue historique vaudoise*, n'est point de recueillir des louanges et des lauriers. Nous cherchons simplement à **être utiles à nos concitoyens**. Si nous y réussissons, ce sera pour nous une récompense suffisante. L'étude du passé n'est point une œuvre stérile. Le passé explique le présent, il prépare, il contient l'avenir.

LA RÉDACTION.

LE PAYS DE VAUD AU XVIII^e SIÈCLE

Dans tous les pays du monde, l'opinion officielle et gouvernementale sur les hommes et les choses peut quelquefois n'être pas conforme à la réalité. Il est alors utile que l'opposition donne une note différente et plus exacte. Sous un régime libéral, l'opposition, s'exprimant sans contrainte, rectifie ce que peuvent avoir d'absolu les affirmations tranchantes des amis du gouvernement. Sous une autorité despotique, l'opinion officielle règne sans conteste, elle étouffe tout esprit d'examen, toute contradiction. La grande masse du peuple l'accepte, et les étrangers la répètent de bonne foi. Ces visiteurs complaisants n'ont fait qu'écouter, mais ils donnent comme le fruit de leur propre expérience

un jugement qu'ils n'ont pas eu la peine de motiver. Ainsi naissent des légendes, que l'on colporte volontiers, qui s'impriment dans les livres, qui passent, en fin de compte, aux yeux de toute une génération, pour d'incontestables vérités. Vienne un observateur scrupuleux, qui cherche à contrôler ce qu'il a lu et entendu; que cet homme élève une voix plus libre et plus indépendante, qu'il combatte les erreurs jusqu'alors accréditées, qu'il montre les faits sous leur vrai jour, le public s'aperçoit qu'on l'avait grossièrement trompé, la fiction dorée fait place à la prosaïque réalité.

C'est ainsi qu'au XVIII^e siècle la Suisse était, pour toute l'Europe, la terre classique de la liberté. Elle avait autrefois donné le jour à Guillaume Tell, aux vaillants héros du Grutli, elle avait brisé le joug autrichien, elle était donc libre et heureuse. Ceux qui prétendaient la connaître avaient vu des citoyens jouissant de l'égalité politique et d'une prospérité matérielle relative. Ils n'avaient pas compris que ces favorisés de la fortune étaient l'exception, la minorité, que le plus grand nombre des Suisses vivaient dans une condition inférieure, que, pour la majorité, la liberté n'était qu'un vain nom. Il fallut du temps et d'inouïs efforts pour dissiper cette légende.

Parmi les idées les plus fausses, mais aussi les plus répandues en Suisse et au dehors, il en est une qui s'était tout à fait accréditée auprès des hommes du XVIII^e siècle. C'était celle du prétendu bonheur dont jouissaient les sujets de LL. EE. de Berne. Les grammairiens de l'époque auraient dû inventer le verbe **vivre heureux sous le gouvernement le plus sage du monde**; si les temps ne s'en conjugaient pas

dans les écoles, si cette expression ne se trouvait pas dans les dictionnaires, on la rencontrait avec mille variantes dans les écrits les plus divers. Vous vivez heureux sous le plus sage des gouvernements, proclamait le patricien bernois, trésorier, colonel ou bailli, — nous vivons heureux..., répétait le Vaudois d'un ton convaincu, — ils vivent heureux..., écrivait l'amateur de voyages, le touriste peu attentif qui avait vu la façade sans pénétrer dans l'édifice.

Au dire de ces messieurs, le Pays de Vaud avait vécu pendant deux siècles dans une paix profonde. Il jouissait de la plus entière liberté. Les charges qui pesaient sur les sujets étaient insignifiantes en comparaison des avantages qui leur étaient offerts. L'abondance et la prospérité régnaient dans les campagnes. Les villes étaient riches, instruites et heureuses. Les diverses classes de la population avaient chacune des motifs particuliers pour bénir le souverain. Tout allait donc pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles.

La surprise fut grande, à Berne et un peu partout, lorsque, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, quelques notes isolées détonnèrent dans le chorus de louanges que se décernaient les patriciens bernois, que leur prodiguaient leurs apologistes. — Des auteurs, mal informés sans doute, ou animés de perfides intentions, ne s'avisèrent-ils pas de dire que le Pays de Vaud n'était pas libre du tout ; qu'il était loin d'être prospère ; que la population était en décroissance ; qu'elle était, dans les campagnes surtout, ignorante, pauvre et misérable ; que la richesse du pays disparaissait, fondait pour ainsi dire, grâce à la masse des droits et redevances ; que tout enfin

allait au plus mal ! LL. EE. sortirent de leur douce quiétude. Elles y regardèrent de plus près et virent que les pessimistes pouvaient n'avoir pas tout à fait tort. Elles s'en émurent. En effet, s'il leur convenait de tondre la brebis, il leur importait de ne pas l'écorcher. Le gouvernement voulut se rendre un compte exact de l'état du pays, de sa population, de sa prospérité matérielle, des moyens de remédier aux maux les plus criants. Il s'adressa dans ce but aux pasteurs. Ceux-ci furent chargés d'établir le recensement de leurs paroissiens et de répondre à un questionnaire très précis. Les questions portaient sur le nombre des pauvres, sur les établissements charitables destinés à soulager la misère, sur le caractère des habitants, leurs qualités, leurs défauts et leurs aptitudes, sur l'état de l'agriculture, sur les industries établies ou à créer, sur l'instruction populaire, sur les réformes possibles. Comme on peut s'y attendre, tous ces rapports n'ont pas la même valeur. Le pasteur négligent ou mal disposé ne répond que par monosyllabes ; son voisin, plus consciencieux, fait un copieux mémoire. Suivant les pasteurs, le ton varie. Les uns ont vu en rose, les autres en noir. Celui-ci a cru être agréable à ses « gracieux seigneurs » en les confirmant dans leurs idées préconçues ; celui-là, tout en prodiguant l'encens, a laissé entrevoir une partie de la vérité ; un troisième s'est exprimé en toute franchise. Telle qu'elle est, cette collection de rapports constitue un incomparable dossier qui, avec quelques autres documents, nous permettra de reconstituer la physionomie du bon Pays de Vaud au siècle passé. Voyons d'abord comment les pasteurs appréciaient le caractère de leur troupeau.

I

LE CARACTÈRE VAUDOIS

Sur la société des villes, noblesse et haute bourgeoisie, les renseignements les plus complets nous ont été fournis par divers auteurs du siècle passé. Les étrangers de distinction qui fréquentaient cette société l'ont minutieusement décrite, en ont fait un tableau enchanteur ou l'ont systématiquement dénigrée. Ils ont ignoré le commun peuple des villes et des campagnes.

Les pasteurs sont, au contraire, très explicites à l'égard de cette catégorie de la population. Leurs rapports ont le mérite de la franchise ; ils s'adressaient au souverain, ils n'étaient pas destinés à être divulgués ; les auteurs pouvaient parler à cœur ouvert, ils n'y ont pas manqué. Les Vaudois d'aujourd'hui auront peut-être quelque peine à se reconnaître dans le portrait de leurs ancêtres. Certains traits se sont atténués, d'autres sont complètement effacés, certaines particularités locales ont disparu. Quelques-unes des grandes lignes cependant sont restées. Il ne m'appartient pas de faire ici le triage de ce qui peut s'appliquer à notre temps et de ce qui doit être laissé aux Vaudois d'il y a un siècle. Le lecteur fera bien lui-même la comparaison, et trouvera selon son gré plus ou moins de ressemblance.

Le vice national — qui s'en douterait ! — paraît avoir été un goût immodéré pour les crûs de nos côteaux, pour le petit blanc du pays. Les pasteurs appelaient cela l'**yvrogerie** (on écrivait alors avec

un y). Ils sont assez unanimes sur ce point. A commencer par Lausanne, et en rayonnant sur tous les points du canton, au nord, à l'ouest et à l'est, à Lavaux comme à la Côte, dans le Gros de Vaud, dans la Broye, au bord du lac de Neuchâtel, au pied du Jura, dans les hautes vallées même, les plaintes sont générales. Ici les gens sont laborieux, mais ivrognes ; là ils sont fainéants et ivrognes ; ailleurs, gourmands et ivrognes, très souvent ivrognes et querelleurs. L'accompagnement seul varie, le motif est toujours le même. Ici c'est l'occasion qui s'offre trop souvent. Là elle est moins fréquente, mais on ne se fait pas faute de la rechercher. Plus d'un pasteur constate que si ses paroissiens ne peuvent passer à vrai dire pour ivrognes, ils aiment fort le vin quand ils en ont, et affectionnent les longues stations au cabaret. Il faut dire, pour être juste, qu'en plusieurs endroits on constate une amélioration ; sans être des modèles d'abstinence, les Vaudois de 1764 sont plus sobres que n'étaient leurs pères, ce qui n'est pas encore beaucoup dire.

Quelques citations sont ici nécessaires. « L'ivrognerie réduit bien des familles à la misère (Lausanne). Pour ce qui regarde la sobriété (Pully), article important pour un peuple, je puis dire et je le dois, que le nôtre n'est pas **gourmand**. S'il y a quelque individu qui soit entaché de ce vice, cela est rare. En général, le peuple se contente ici d'une nourriture ordinaire, de celle qui convient à sa condition et à ses moyens. Il n'en est pas de même sur l'**ivrognerie**. C'est l'article fâcheux. S'il y a dans ce village quelques hommes sobres et retenus à cet égard, il y en a beaucoup qui donnent, ou fréquem-

ment ou à l'ordinaire même, dans les excès du vin. C'en est de même dans les deux autres communautés de ma paroisse, Belmont et Paudex. Résidant à Pully, la plus considérable des trois communautés, j'ai tous les jours occasion de voir des excès qui se commettent en fait d'yvrognerie, les maux qui en résultent de plus d'une espèce et très fâcheux... Depuis sept ou huit ans, il s'est établi dans ce village, sans aucun droit et sans aucune nécessité, un cabaret fixe où l'on donne à boire et à manger pendant toute l'année... Outre le cabaret, les particuliers qui ont du vin à vendre le vendent et le donnent à boire chez eux et à toutes heures, dues et indues, sur semaine et le jour du dimanche. Personne ne veut se charger d'inspection sur cela, ni d'aller de nuit dans ces maisons. En attendant, les excès se commettent, les particuliers dérangent leurs affaires et se ruinent, les familles se détruisent, les enfants ont de mauvais exemples devant leurs yeux, la division se met entre les maris et les femmes. Nous avons des exemples subsistants de ces suites funestes. Il se fait des batteries et des querelles ; souvent le dimanche est très mal observé et le service divin négligé. Les étrangers y viennent (à Pully) des environs, comme dans un lieu de pleine liberté, se livrer au vin et à la débauche et y entretenir notre peuple. Je puis dire qu'il n'y a rien d'exagéré dans tout ce que j'avance. Bien loin de là, il y aurait à ajouter. »

« On se plaint de l'yvrognerie, ici comme partout (Corsier) et il n'est que trop apparent que ce vice, ruineux en toute manière, subsistera aussi longtemps que la quantité excessive et le bas prix de cette denrée, qui devient, quand elle en est là, un

véritable poison pour tout pays mais surtout pour celui de LL. EE. » — « Parmi quelques honnêtes gens, (St-Saphorin) sages, bien réglés, sobres, laborieux, et qui prospèrent, il y en a nombre d'autres paresseux, yvrognes, brutaux, qui se réduisent, par leur faute, dans la pauvreté avec leur famille. » — « Les habitants sont-ils sobres? Ils le sont généralement, répond le pasteur de Romanel, excepté pour le vin. Et bien que les ivrognes proprement ainsi nommés soient en petit nombre, il ne laisse pas d'être vrai que le plus grand nombre consume dans les tavernes ou cabarets un argent et un temps plus ou moins précieux pour eux et leurs familles. »

L'indécision, le manque d'initiative sont aussi reprochés à nos ancêtres. Le peuple passe pour intelligent, mais ces défauts l'empêchent de tirer parti de ses capacités. De là vient la routine signalée chez l'agriculteur, le particularisme qui empêche tout progrès. Une fois parqué dans un métier, on ne veut pas s'occuper d'autre chose et on néglige tout le reste.

« Tous se bornent (Villette) à la culture des vignes, où plusieurs montrent une grande intelligence. Dès la vendange jusqu'au commencement de février, presque tous vivent dans une totale inaction, renfermés comme des marmottes dans leurs caves ou dans leurs poêles chauds. Un très petit nombre commencent à avancer déjà dès lors leurs ouvrages pour le printemps suivant. » — « J'ai remarqué qu'ils sont remplis de préjugés (Grion). Ils sont fort infatués de la méthode de leurs pères. Lorsque des personnes éclairées leur représentent qu'ils pourraient faire autrement, ils répondent

d'abord que leurs pères faisaient ainsi, et ils continuent à faire de même. » — « Pour l'économie (Chexbres) elle se trouve ici toute entière du côté des vignes. On a mal au cœur de voir le mauvais état des champs et surtout des prés. Ils montrent point ou peu de talent pour une industrie, les vignes absorbent toutes leurs spéculations, aussi, viennent-elles à manquer, tout leur manque, ils crient misère. Plusieurs ne savent faire qu'aller à la vigne ou au cabaret. » — « L'agriculture (Cheseaux) est parmi eux une affaire de routine. Le fils cultive sa terre comme son père l'a fait, et ainsi en remontant jusqu'à plusieurs générations. L'antiquité en fait d'agriculture est si respectable parmi mes paroissiens que tout changement proposé est une innovation dangereuse dont on ne peut pas même les engager à faire l'essai, ainsi, excepté quelques personnes d'un rang supérieur, le peuple est fort attaché aux usages de ses aïeux en fait d'agriculture et ils ne tentent pas de s'en dévoyer. »

La **manie des charges et des titres** sévissait dans les campagnes aussi bien qu'à la ville. Titres de toute espèce, charges de toutes sortes, militaires, administratives, judiciaires, ecclésiastiques. Chacun veut allonger son nom de quelque épithète. Jean-Louis tout court sonne mal ; on aime à s'entendre appeler Monsieur le capitaine, Monsieur le conseiller, Monsieur l'assesseur, Monsieur le justicier, Monsieur l'ancien. Ces fonctions absorbaient beaucoup de temps, celui qu'on passait en séance et surtout celui qu'on passait, après la séance, à la cave ou à l'auberge. Elles étaient souvent gratuites, toujours peu rétribuées. Mais le titulaire préférait l'argent gagné en vacances en

jetons de présence à celui que rapportait son champ ou sa vigne. La moindre vétille était matière à ambassade et à mission diplomatique. On déléguait à propos de tout et à propos de rien, on déléguait auprès des communes voisines, auprès des autorités petites et grandes, auprès de l'assesseur, auprès du *baillif*, auprès des tribunaux, auprès des seigneurs, auprès de LL. EE. du Sénat et des Deux-Cents. Le bailli de **Romainmôtier**, à propos d'une contestation avec ses administrés, écrit : « Et vous me soutiendrez à Berne, où ils voudront indubitablement aller, c'est des gens à celà, quand ce ne serait que pour faire des journées. »

Voilà quelques traits généraux. Passons à quelques particularités locales. — Le pasteur de **Cully** trouve ses gens « **moins yvrognes qu'ils l'étaient autrefois**, mais, ajoutait-il, je trouve qu'ils **consument beaucoup trop de pain**. C'est inouï de voir la quantité de graine et de bonne graine qui se mange dans le vignoble. Il est vrai que ces Juratiers (gens du Jorat), qui viennent pour six mois valets de vigne, en font une grosse consommation, mais nos gens aussi donnent trop sur le pain. »

A **Villette**, « ils sont en général *hautains*, aimant trop la *parure*, usant d'une *nourriture* plus dispendieuse qu'en aucun lieu qui ne soit connu. Ils sont trop près du *vin* pour n'en pas abuser souvent, outre que leurs pénibles travaux leur rendent cette boisson nécessaire. Les riches ressources que les Confréries fournissent à plusieurs, l'ambition pour les emplois de justice et de police, dont le nombre est exorbitant, sont les causes de cette dégradation et de la ruine de plusieurs. »

Un pasteur qui ne ménage pas ses ouailles est celui de **Savigny**. « On peut, dit-il, presque comparer les Juratiers aux Gabaonites et aux Ilôtes. Ce sont comme les serfs des habitants du vignoble. La déprédation des bois étant la grande ressource des Juratiers, ou plutôt la source de leur misère, il faudrait la tarir. On abolirait par là tous ces bans qui les ruinent, au profit des communautés.

« Leurs mœurs sont comme celles de tous les peuples mal policés et qui vivent dans les bois : *Rudis indigestaque moles*. Cependant, non pas tous ni autant qu'autrefois ; à mesure que les forêts se dépeuplent, les bêtes féroces en sortent. Ils sont assez gros mangeurs, comme tous ceux qui vivent dans un air subtil, ayant plus d'appétit que d'aliment. Plusieurs sont yvrognes, et alors ils sont plus querelleux et plus brutaux qu'à l'ordinaire. Surtout le dimanche parce que c'est le jour où ils boivent le plus. Quand ils vendent du bois, c'est moins pour nourrir leurs familles que pour pouvoir s'enivrer le dimanche. On voit par là qu'ils sont généralement mauvais économistes. C'est l'apanage de la pauvreté, ce qui la produit et l'entretient. Quant aux riches, le peu qu'il y en a sont encore plus mauvais économistes, car ils sont avares.

(A suivre.)

NECKER ET M^{me} DE STAEL EN SUISSE A L'ÉPOQUE DE LA TERREUR

Necker et sa fille M^{me} de Staël tiennent une si grande place dans l'histoire politique ou littéraire de leur temps, que tout ce qui concerne leur vie et leur activité est de nature à intéresser quelques